



ENQUÊTES

revue de l'école doctorale 188
Histoire moderne et contemporaine

Le monde arabe depuis les Vosges au temps du coronavirus et des télévisions satellites

Catherine Mayeur-Jaouen

Professeur en histoire contemporaine | Sorbonne Université - Centre d'Histoire du XIX^e siècle
(UR 3550)

Le monde arabe depuis les Vosges au temps du coronavirus et des télévisions satellites

Il y avait longtemps que je rêvais de ce qu'il a été convenu depuis la mi-mars d'appeler confinement, ce dont rêvent sûrement nombre d'intellectuels et qu'ils s'efforcent de trouver chacun à sa façon : être enfin à peu près seul avec soi-même, son travail et ses pensées, l'écriture et la lecture. Depuis quelques années, mes enfants ayant grandi, je m'employais chaque fois que possible à me retirer du monde dans une paisible retraite (je n'utilisais pas le mot « confinement »), généralement au Caire dans une chambre d'un petit hôtel décati des années 1950, dans la bibliothèque désertée du collège jésuite, voire dans la chambre d'un couvent dominicain, d'où je ne sortais que pour aller travailler paisiblement dans le salon de thé – désert le matin - du Groppi Garden au centre-ville. Au printemps 2019, fatiguée de réunions innombrables et d'une agitation stérile, j'avais passé une merveilleuse semaine sans parler à âme qui vive, à lire tranquillement dans un petit hôtel breton hors saison. Enfin, chaque mois d'août, depuis plusieurs années, je m'isolais dans les Vosges loin du monde et des hommes, comme mes parents l'avaient fait avant moi. Mais enfin, jusqu'ici, nul oukaze gouvernemental ne m'en avait intimé l'ordre, nulle université ne m'y avait encouragée, et ma situation familiale et professionnelle ne m'avait jamais laissé savourer une telle paix au-delà d'un mois – ce qui est déjà un luxe considérable.

Le confinement – résultat d'une telle tragédie – fut donc le bienvenu, et l'occasion de grandes découvertes. Du vendredi 13 mars au dimanche 31 mai 2020, je n'ai pas quitté mon village ou ses environs accessibles à pied, à l'exception – fin mai après le « déconfinement » – de deux visites familiales à Strasbourg. Enfin installée dans les Vosges, entre souvenirs historiques, échos entre maintenant et alors, et mille réminiscences personnelles, j'ai approfondi l'univers des télévisions satellites arabes, qui m'a permis de me sentir bientôt à la fois ici et là-bas, en français et en arabe – dans un monde apparemment unifié par la grâce discutable du coronavirus. Détachée des urgences habituelles, revenue à de multiples passés et à d'autres espaces, libérée, j'ai fini par écrire un livre.

Le vendredi 13 mars, j'étais partie avec mon mari pour un week-end à Ranrupt dans les Vosges, dans la maison de campagne héritée de mes parents. Nous avons traversé la Champagne, la Lorraine, terriblement sèches, terriblement vides, et déjeuné dans une station-service déserte avant Baccarat, à grand renfort de gel hydro-alcoolique – j'avais la chance d'en avoir, car j'avais pris l'habitude d'en acheter à chacun de mes voyages en Égypte. Nous n'avions pas de masques, comme tout le monde, mais nul besoin de distanciation sociale, puisqu'il n'y avait personne. Arrivés au village, en revanche, nous eûmes la surprise de découvrir que le village, pourtant proche du Haut-Rhin déjà sinistré par l'épidémie, et inclus dans le département du Bas-Rhin, semblait tout ignorer des événements et de la menace épidémique : à notre grand effroi, loin de

craindre l'arrivée de Parisiens potentiellement contaminés, les voisins nous serraient chaleureusement la main et le confiturier local recevait vingt touristes dans un local de 25 mètres carrés. Loin de se plaindre de l'arrivée d'étrangers au village, ils s'en réjouissaient, et s'en étonnaient : la Vallée était pratiquement un désert médical, il ne fallait pas espérer se rendre dans les hôpitaux débordés de Strasbourg, sans parler de Mulhouse. Dans le village et alentours, il fallut attendre le discours présidentiel pour que les habitants se claquemurent, avec une rigueur aussi excessive qu'avait été débonnaire leur précédent laxisme : c'est l'État qui décidait, à la fin, du danger et des mesures.

Pour notre part, après avoir fait venir en train notre dernier fils le lundi, et vaguement organisé à distance les regroupements de notre résidence principale, une maison de la proche banlieue parisienne, nous étions prêts à nous « confiner ». À la vérité, ce village de 300 habitants, situé à une altitude de 500 mètres, est l'endroit propice : la paisible campagne sylvestre avoisinante, la Haute-Vallée de la Bruche, compte, en tout, moins de 15 000 habitants, beaucoup de biches et de sangliers, et vit avant tout du bois, première richesse locale depuis que l'industrie textile s'est arrêtée, fermant usines et ateliers. De plus en plus d'habitants, venus des villes s'installer à la campagne, descendent pour travailler dans les villes du côté alsacien, jusqu'à Strasbourg : ces rurbains maintiennent une relative prospérité par rapport au désastre économique vosgien général, mais favorisent aussi le règne de la voiture et des migrations pendulaires. Chaque année, le mois d'août, venue avec quelques livres et un programme de travail, j'y lis et écris paisiblement, sans voir quiconque, hormis ma famille, ni sortir du village, sinon pour marcher dans la forêt.

Le confinement dû au coronavirus ne changea donc pas, en apparence, notre façon de vivre l'été. Pourtant, tout était différent. D'abord, ce n'était nullement l'été : en mars, il faisait froid, nous eûmes même une journée de neige ; en avril, éclata un printemps magnifique et extraordinaire, impavide et insoucieux des tourments des humains. Extraordinaire à tous égards : c'était le printemps le plus chaud et le plus sec jamais advenu dans la région ; c'était aussi la première fois depuis ma petite enfance, que je passais tout un printemps à la campagne, et j'en redécouvris le déploiement, les merveilleuses étapes, les semaines où chaque fleur à son tour s'affirmait : tantôt les arbres fruitiers en fleurs, tantôt les jonquilles, puis les chemins étaient pleins de myosotis et de violettes, avant que n'éclorissent dans les jardins des pivoines. Je trouvai même du muguet à la mi-mai dans le cimetière juif de Rosenwiller – le plus grand d'Alsace, vide, ouvert, mais où quelques cailloux posés sur les tombes attestaient de visites récentes. Au bout du terrain en pente qui jouxte notre maison, la dernière du village avant la forêt, se trouve une petite chapelle « Notre-Dame des Malades », bâtie sur une source miraculeuse. Alphonse Dupront lui-même, mon père en était très fier, a recensé cette chapelle dans son grand inventaire des pèlerinages européens. Depuis plusieurs années, la source est souvent tarie par la sécheresse croissante, dans cette région naguère si humide. Mais la chapelle construite en 1861, avec son plafond en écorce qui fait penser à la Pologne ou à la Slovaquie, est toujours ouverte, et l'on y voyait de temps à autre les marques de visites discrètes, de bougies allumées devant la Pietà sous son toit d'écorces. C'est dans le pré voisin qu'un hélicoptère vint chercher un mourant – il mourut d'autre chose que du coronavirus. Deux autres habitants du village moururent de

l'épidémie (mais à Strasbourg). Cela ne faisait rien au printemps, dans son affirmation joyeuse, et à peine plus aux villageois tous affairés à planter leur potager ou à rafistoler leur grange. Les arbres étaient en fleurs, les oiseaux – les merles surtout – chantaient, un grand héron s'envolait au-dessus de la rivière. Il me semblait vraiment comprendre, pour la première fois, les poèmes consacrés au surgissement miraculeux du printemps, de Charles d'Orléans à la poésie persane.

Plusieurs « alors » surgissaient à la surface de ma mémoire que l'assourdissement de la routine universitaire et administrative laissait enfin reposer en jachère. Non seulement les souvenirs engloutis dans ma petite enfance des fleurs d'un printemps vosgien à Belmont, un village tout proche, dans le canton du Ban de la Roche ; mais aussi les bruits spécifiques d'un monde sans voitures, celui que certains se rappelaient plus précisément que moi dans les années 1960 ou 1970. Un monde enchanté : les trois premières semaines, les animaux – biches, daims, cerfs - sortaient non plus au point du jour ou à la tombée de la nuit, mais en pleine journée, et sans trop se cacher, pour aller boire à la petite rivière en contrebas de notre maison. Il ne se passait de journée sans que nous n'en voyions.

Outre la saison, il y avait une autre différence avec l'été dans ce séjour particulier : je n'étais nullement en vacances. L'enseignement à distance se révéla prenant et assez difficile, parce que je n'avais sous la main ni mes dossiers, ni mes livres, et parce que les étudiants eux-mêmes se révélaient vulnérables, demandant une assistance personnelle plus grande que d'habitude. Il fallait organiser d'autre manière des jurys. Mais enfin, j'étais loin – dans un endroit de grande solitude – face à moi-même en dépit des écrans de Zoom.

Non seulement la Vallée, mais la maison était propice au confinement : dans cette région qui connut, jusqu'au très récent réchauffement climatique, des mois de neige l'hiver, cette petite ferme vosgienne qui datait de 1860 avait été construite pour résister au froid, résister aux Allemands qui avaient annexé la région dix ans après sa construction, résister en général. Elle est en partie enterrée dans la pente et le rocher, avec des murs très épais qui font 60 centimètres. Ma mère – tôt retirée du monde, même quand elle lui appartenait encore - avait coutume de dire avec satisfaction qu'on pouvait y soutenir un siège. Et c'est un peu de cela qu'il était question.

Tout un univers de guerre lié au passé de l'Alsace-Lorraine flotte alentour : on trouve jusque dans notre terrain des cratères de bombes qui datent des durs combats du Donon et de la terrible bataille de Plaine (premier drapeau pris à l'ennemi en août 1914), on visite dans le village même un cimetière militaire où voisinent Bavarois et Français de la Première Guerre, et des aviateurs anglais dont l'avion tomba à l'orée du village en 1944. L'appartenance même du village – pourtant vosgien et francophone – au Bas-Rhin et à l'Alsace est un héritage de l'annexion de 1871, lorsque l'Allemagne exigea d'annexer cette petite contrée vosgienne, au motif qu'il s'y trouvait des protestants (les anabaptistes du Ban de la Roche, illustré en son temps par l'action du pasteur Oberlin à Waldersbach) et parce qu'un sommet stratégique la dominait : le Climont, surmonté par une tour où une inscription en allemand rappelle les visées pangermanistes qui décidèrent du sort de la région et de ma famille lorraine. C'est pourquoi le village se trouve tout proche de « l'ancienne frontière » entre France et Allemagne. J'eus l'occasion de relire, durant le confinement du coronavirus, l'un des seuls livres qui se trouvaient dans notre maison : *L'Invasion*

d'Erckmann-Chatrion qui se déroule dans des lieux voisins, décrits avec un vif sens du concret. Il me semblait qu'il y avait là des lignes que j'aurais pu reprendre telles quelles, ou presque, sur l'expérience de la perte de quelque chose, ce sentiment qui me paraît avoir accompagné l'épidémie, ou plutôt que l'épidémie révéla, sur le contraste entre un cadre paisible et idyllique, et l'imminence de sa dévastation par l'ennemi ; entre le rythme toujours revenu des moissons et la rupture irrémédiable de la guerre. Dans le roman, l'univers paisible des paysans et forestiers vosgiens est menacé de l'intérieur par des peurs mythiques (l'affrontement entre le fou Yégoff et la vieille Catherine) et des réminiscences métahistoriques qui contrastent avec le rationalisme plat et concret, l'historicisme un peu limité, de Hullin, le chef des partisans, et du docteur Lorquin. C'était ce genre de peurs et de réminiscences très anciennes qui remontaient, me semblait-il, dans les cauchemars du temps du coronavirus.

Je n'étais pas la seule à évoquer le souvenir du passé de la région, à penser à la guerre et aux bombardements. Lorsque s'amorça le « déconfinement », à la mi-mai, nous descendîmes dans la plaine d'Alsace, calme et déserte, jusqu'à Strasbourg, pour visiter Joseph Hoffmann, « Jo », un vieil ami de mon père dans un Ehpad où les mesures de sécurité étaient draconiennes. Entre le jardinet de l'Ehpad et le parking, de part et d'autre d'une grille métallique fermée à clé et renforcée par du Plexiglas, nous eûmes le droit de parler une demi-heure, en principe derrière des masques. Nous parlâmes de la mort pour cause de coronavirus, le 26 mars 2020, d'un Strasbourgeois : l'historien Francis Rapp, qui avait été un grand ami de mes parents et de mes oncle et tante. C'est lui qui, en médiéviste, avait attiré l'attention de mon père sur le fait que notre village était placé sur l'ancienne route du sel, dont les roues des chariots vers l'an mil avaient laissé plus de traces sur les anciens chemins en pierre des alentours que tant d'événements plus récents – les occupations allemandes et les annexions, le nazisme qui avait édifié non loin de là le camp du Struthof – dont le site grandiose, en pleine forêt, n'en était que plus tragique. J'avais lu une réflexion analogue dans *Allemagne, un voyage* de Wolfgang Büscher, l'un de mes livres préférés. *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn s'interroge de même sur les traces de l'invisible : que reste-t-il vraiment autour de nous, en nous, dans ces paysages, dans cet héritage indicible, de ces immenses tragédies humaines ? Où se déroule vraiment l'action, et pour qui ? *L'Invasion* aussi pose cette question (il n'est pas certain qu'Erckmann et Chatrion l'aient consciemment souhaité) : les montagnards du Dagsberg et les chasseurs, héros silencieux, défendent leur territoire, la montagne, la forêt, qui leur est patrie. La fille adoptive de Hullin, d'origine tzigane, ne rêve que de partir sur les chemins en dépit d'un fiancé paysan de vocation sédentaire – pourtant parti au loin, soldat de l'Empire. Et surtout le contrebandier vosgien Marc Divès, marié à une femme au nom de sorcière, Hexe-Baizel, va de grotte imprenable en chemin aventureux, franchissant frontières, barrages et bivouacs, sans respecter d'autre loi que celle de la nature et de sa fidélité à la parole donnée. Il fait figure de héros chthonien – nécessaire contrepoint des figures centrales du roman, et c'est sur son roc et depuis sa grotte que, malgré leur irréfutable défaite, et celle de la France contre la Prusse, les partisans résistent à l'inévitable.

Ancien professeur de théologie, traducteur chevronné de l'allemand au français, essentiellement un intellectuel, notre ami se languissait de n'avoir plus de livre à lire et surtout de n'être pas sorti de sa chambre depuis début mars, d'avoir raté un printemps à un âge où il ne lui

en restait plus beaucoup à vivre. Il évoqua de lui-même les bombardements de la fin 1944 – il avait dix ans - dans le village de ses grands-parents, dans l'Alsace du Nord : les caves où les habitants se réfugiaient ; l'avion touché en plein ciel qu'ils avaient vu descendre en flammes, osciller, finalement tomber sur le village, et les deux aviateurs anglais tombés en parachute, aussitôt fusillés par les Allemands. Revenu à Strasbourg avec ses parents, réfugié à nouveau avec les voisins dans la cave de leur immeuble, il se souvenait des combats de la libération, le bruit des détonations et des tirs de mortier. L'attente. Dans un moment de silence, un voisin s'était risqué, revenait en courant, criait, les faisait sortir de la cave, le cœur battant. « Nous sommes sortis dans la rue, nous avons levé les yeux, et nous avons vu le drapeau français flotter sur la cathédrale de Strasbourg. » En nous racontant ce moment inoubliable, les larmes aux yeux derrière l'écran de plexiglas et au-dessus du masque, cet homme particulièrement réservé disait avoir pleuré.

Voilà les souvenirs saisissants, présents aujourd'hui comme hier, que faisait remonter chez lui le ciel, dégagé et sans avions, du temps du confinement. Dans l'Ehpad de notre ami, les malades du coronavirus (principalement les patients atteints de la maladie d'Alzheimer) avaient été regroupés dans le sous-sol, comme pendant les bombardements : 120 résidents, 10 morts. De sa table de quatre vieux messieurs, il était le seul survivant.

On aurait pu penser que c'est le contexte géographique particulier – l'Alsace, les Vosges - qui suscitait ces réminiscences de guerres, de bombardements, de fatalité tragique. Mais je sentais affleurer des souvenirs personnels plus récents, situés au Proche-Orient. J'évoquais de façon confuse les débuts de la guerre du Golfe en janvier 1991, lorsque l'espace aérien avait été fermé en Égypte, et que les bombardiers américains B-52, venus d'une base en Allemagne, étaient passés au-dessus de nos têtes, trois nuits durant, pour se réapprovisionner au Caire et repartir semer la dévastation et la mort en Irak. Pendant ce temps, au téléphone, une amie, professeur d'arabe irakienne, évoquait sa propre expérience – bien autrement tragique – de janvier 1991, ces longs moments passés en famille à parler de tout et de rien pour tromper la peur et l'attente, le bruit des bombes – ce bruit auquel, précisément, le silence anormal faisait penser, ce sentiment d'impuissance assiégée.

Revenue en France en 1993, après plusieurs années passées au Caire, je n'ai cessé d'aller et venir en Égypte depuis cette date. J'ai donc connu la période révolutionnaire et post-révolutionnaire en Égypte, et c'est alors que j'ai appris le mot arabe pour dire couvre-feu, ce mot qui revenait à l'occasion de l'épidémie. Mon va-et-vient entre France et Égypte qu'on aurait pu croire interrompu par le confinement, la fermeture des frontières et l'interruption des vols aériens, reprit de plus belle par d'autres moyens. Durant cette période étrange, chacun aura sûrement pensé à prendre des nouvelles des gens qu'il aime. Ainsi se sont ranimées des amitiés anciennes que le temps avait refroidies, ainsi un lucide bilan – face à une question de vie ou de mort – faisait-il surgir de chers visages du passé, tout d'un coup plus nets et plus nécessaires que les autres. Je téléphonais donc à mes amis égyptiens, une famille qui habitait le quartier cairote de Zeitun, et que je connaissais depuis 35 ans – parents et cousins, enfants, gendres et belles-filles, petits-enfants - et dont j'avais encore rencontré la plupart des membres encore fin janvier 2020.

J'étais venue pour le week-end, je l'ai dit, avec quelques dossiers – qu'il m'eût été d'ailleurs impossible de traiter en trois jours : l'introduction d'un livre collectif sur la littérature arabe, codirigé avec deux collègues italiens, un cours à préparer sur la guerre du Liban, l'expertise pour une revue d'un article sur les oulémas syriens au XVIII^e siècle, l'une ou l'autre lettre de recommandation, deux livres en arabe à lire pour tel ou tel article... D'autres tâches m'attendaient aussi dans mon ordinateur : des évaluations pour un prix de thèse ou pour un jury de contrats doctoraux, enfin, la routine. Je pensais bien sûr, au début du confinement, qu'après m'être débarrassée des petites tâches chronophages qui repoussent chaque jour dans la vie d'un professeur comme les têtes de l'Hydre de Lerne, j'allais revenir à ce livre collectif franco-italien, principale tâche scientifique à mener à l'horizon proche. Il n'en fut pas ainsi. Une forme étrange d'anxiété, peut-être, mais aussi de suspension du temps semblait différer l'importance de finir ce livre-là, d'autant que mes collègues italiens, confinés avant nous, accablés avant nous, et empêtrés dans leurs cours à distance, n'avaient pas davantage cette priorité. Ainsi, sans que j'aie pris à aucun moment une décision consciente, la modification du projet initial apparut irréversiblement pour m'orienter vers autre chose. Le beau temps et le printemps éclos m'encourageaient à faire l'école buissonnière de moi-même et des contraintes formidables que je m'étais toujours données.

J'étais d'ailleurs déterminée à faire quelque chose d'inhabituel, quelque chose qui me permettrait de me dire à moi-même au sortir de cette période – si j'en sortais – que j'avais fait de ces choses dont je rêvais depuis des années et que le quotidien m'interdisait d'habitude. Mais quelles choses ? Au début, comme je l'avais fait depuis septembre, mais de façon beaucoup plus intensive, je me mis à travailler mon turc, avec l'Assimil sous forme de livre, le site Assimil consultable gratuitement à partir du site de la BULAC et le site Babbel auquel j'étais inscrite depuis septembre. L'ensemble était efficace, et je progressais vite, le turc n'étant pas une langue particulièrement difficile. J'avais aussi décidé, dès avant le confinement, de reprendre des cours d'arabe littéraire parlé avec cette enseignante irakienne dont j'ai parlé, jadis professeur de grammaire à l'Université de Bagdad, réfugiée en France en 2014. Éclairons ici la lanterne du lecteur qui n'aurait aucune idée de la langue arabe : celle-ci est caractérisée par sa diglossie, c'est-à-dire la dichotomie entre la langue parlée (le dialecte, si on veut) et la langue littéraire, en principe commune à tous les Arabes, bien qu'elle connaisse des variantes et des niveaux de langues. S'il est loisible au chercheur de travailler son dialecte en revenant au pays (dans mon cas, le dialecte égyptien et l'Égypte), s'il peut maintenir ou fortifier son arabe littéraire passif en lisant des sources, il n'a pas d'occasion de parler l'arabe littéraire, et cette capacité se rouille assez vite. J'avais commencé juste avant le confinement à prendre des cours de conversation avec cette dame irakienne, une fois par semaine. Nous poursuivîmes au téléphone, puis sur Zoom ou Whatsapp. Au bout de deux mois, je parlais à nouveau l'arabe littéraire couramment. Nous parlions de l'épidémie et confrontions nos souvenirs : les familles, la vie quotidienne, la guerre, les attentats. Je lui parlais de l'Égypte, elle me parlait de l'Irak. Elle me parlait des chaldéens, je lui parlais des coptes. Je parlais de mes amis musulmans sunnites, elle décrivait les musulmans chiïtes. Plus les cours passaient, plus j'apprenais à connaître Bagdad, et plus je me sentais égyptienne – alors même que je m'efforçais justement de réfréner mon dialecte égyptien pour le remplacer par un arabe plus châtié.

Bientôt, le soir, plutôt que de regarder les opéras ou les concerts mis à notre disposition sur des chaînes variées et dont nous avons profité au début, je me mis à regarder des films égyptiens de la période nassérienne – tous étaient accessibles sur youtube. Je connaissais tous les acteurs, et avais déjà vu dans ma jeunesse beaucoup de ces films noir et blanc, à l'époque où la télévision égyptienne n'avait que deux chaînes et où l'on ignorait les télévisions satellites, mais je ne m'étais jamais livrée à un visionnage aussi systématique. Ce qui était au départ une simple détente prit un intérêt scientifique, et je me mis à prendre des notes sur la vingtaine de films que j'arrivai à voir fin mars et durant le mois d'avril. Prétexte de la recherche, pour revisiter ce qui avait fait partie intégrante, trente ou trente-cinq ans plus tôt, de mon apprentissage de l'arabe et de la culture égyptienne.

Justement, pour apprendre l'arabe et la culture égyptienne, il fallait s'imprégner désormais d'autres sources. La culture traditionnelle du cinéma, du roman, du concert était remplacée par une culture numérique, là-bas comme ici. C'est ce qu'avait déjà révélé la révolution de 2011 en Égypte, c'est ce que confirma la pandémie. Face à un événement si inédit, si passionnant, si parfaitement mondial, je considérais de mon devoir de spécialiste du Moyen-Orient de me tenir au courant de la façon dont se déroulait là-bas le confinement, dont se passait l'épidémie. Errant sur Internet à la recherche de nouvelles du Moyen-Orient, je tombai sur des sites marocains qui proposaient des liens avec toute sorte de télévisions satellites arabes. Je ne les ignorais pas, il m'arrivait de les regarder chez mes amis au Caire, à l'occasion, et j'avais bien perçu dès 1991 lorsque CNN était entré dans nos vies – justement pendant la guerre en Irak – leur importance et le ton nouveau qu'elle donnait, les idées que ces chaînes propageaient. Après l'irruption sur les écrans égyptiens des télévisions satellites arabes autour de l'an 2000, je les avais regardées distraitemment, à l'occasion, chez mes amis égyptiens, je leur avais même consacré l'un ou l'autre cours, mais je n'avais jamais pris le temps de les regarder longuement. Durant le confinement, pour la première fois, devant mon ordinateur, je pouvais m'y consacrer de façon systématique.

Comme il était intéressant pour une spécialiste d'histoire religieuse de voir comment chrétiens et musulmans arabes parlaient de la pandémie et du confinement, je m'intéressai d'abord aux chaînes religieuses. Je commençai par regarder deux grandes chaînes coptes (CTV, c'est-à-dire Coptic TV ; Aghapy TV) sur lesquelles je suivis la Semaine Sainte orthodoxe. L'office du Feu sacré à Jérusalem retransmis en direct sur Aghapy se déroula pour la première fois sans la présence de la foule. Comme Ramadan approchait fin avril, je suivis les chaînes islamiques saoudiennes, mais il ne se passait pas grand-chose, à vrai dire, dans les deux grands sanctuaires musulmans vides filmés sur Makka Live (la chaîne du Coran en continu, une récitation ininterrompue sur fond de Kaaba en direct) et Madinah Live (la chaîne de la Sunna du Prophète, sur laquelle on récite du hadith en continu sur fond du mausolée du Prophète à Médine, en direct). Cela donnait le même effet apaisant que le chapelet récité sur TV-Lourdes (la grotte filmée en continu et en plan statique), mais sans que l'on voie les récitants ni que l'on entende les bruits du lieu lui-même (à Lourdes, le flot du gave et les chants des oiseaux) – ce qui créait une curieuse impression d'inadéquation entre l'image et le son.

Je consacrai alors beaucoup de temps à CBC, la grande télévision égyptienne pro-régime, ses publicités, ses retransmissions de pièces de théâtre, ses feuilletons et ses grandes émissions-phare avec Mona El-Chazli – une ancienne icône de la révolution - et des émissions féminines tout à fait fascinantes par ce qu’elles véhiculaient, discutaient, proposaient, imposaient. Comme sur les télévisions françaises, il n’était question sur CBC que du coronavirus, mais d’une façon infiniment plus distrayante, avec beaucoup de musique et de chaleur humaine – malgré une supposée distanciation sociale. La chaîne cadette, CBC-Sofra entièrement consacrée à la cuisine, remplaça quelque peu la première, lorsque commença Ramadan et que CBC ne fut plus accessible sur Internet, de façon à préserver la primeur des célèbres feuilletons de Ramadan aux téléspectateurs qui avaient payé pour voir la chaîne.

Malgré l’abattage des journalistes de CBC, malgré la joie d’entendre de l’égyptien à longueur de temps, il était tout de même plus nourrissant de regarder les chaînes d’information continue européennes ou américaines dans leur version arabe : j’en appréciai la qualité, très supérieure aux chaînes françaises (excepté Arte) dont un bref coup d’œil à la télévision que je ne regarde pas dans ma vie ordinaire m’avait convaincue de la médiocrité, apparemment amplifiée par l’épidémie. Les chaînes de la télévision française répétaient *ad nauseam* un discours étouffé, répétitif et pauvre – plus anxiogène aussi – alors que les télévisions arabes continuaient à s’intéresser non seulement aux États arabes, mais au reste du monde. Malgré la censure et l’autocensure, les télévisions égyptiennes donnaient, davantage que sur TF1 ou la Deux, place aux débats et avis contraires – ne serait-ce d’ailleurs que pour les critiquer ou les censurer. Ne serait-ce que parce que ces télévisions arabes parlaient d’un monde inévitablement pluriel : même une chaîne de divertissement égyptienne, égypto-centrique et toute dévouée au régime, comme CBC, ne pouvait ignorer la guerre au Sinaï, la guerre au Yémen, l’existence d’autres pays arabes, les négociations avec l’Éthiopie sur le Haut-Barrage, la présence de nombreux citoyens qui refusaient les règles du confinement, la menace d’islamistes qui faisaient une lecture providentialiste de l’épidémie, les rumeurs étranges, les centaines de milliers de travailleurs égyptiens qui cherchaient à rentrer de l’étranger, non pas les vacanciers français éparpillés aux quatre coins du monde, mais des ouvriers et cadres émigrés coincés au Koweït ou en Arabie saoudite. Sans parler des Égyptiens qui, dans l’émigration en Italie, au Canada ou aux États-Unis, affrontaient de plein fouet l’épidémie... Bref, malgré son régime ultra-nationaliste, malgré la pauvreté d’une très grande partie de la population, malgré une vraie morosité, l’Égypte du coronavirus paraissait plus ouverte au monde que la France du confinement. Peut-être est-ce dû au fait que sa population est beaucoup plus jeune et qu’on y trouve moins de solitude, moins de personnes isolées et davantage de familles réunies, moins de discours sur le jour d’après et davantage de musique.

J’avais commencé mon exploration par les chaînes arabes d’information en continu les plus connues : la célèbre al-Jazeera (Qatar) qui fut en 1996 la première dans le monde arabe et qui fut doublée d’une version en anglais, al-Jazeera English, en 2006. Sa première rivale al-Arabiya avait été créée en 2003 à Dubaï, avec des capitaux saoudiens, puis avait été doublée d’une chaîne en anglais, al-Arabiya English, en 2007. En 2012 était créée à Londres, avec des financements égyptiens et du Golfe, la télévision Alghad TV, d’un niveau culturel élevé. De même que les grandes chaînes d’information arabes avaient désormais leur pendant en anglais, certaines grandes

chaînes européennes avaient leur équivalent arabe. La BBC parlait arabe (BBC Arabic) depuis 2008, persan (BBC Persian) depuis 2009. La France (France Télévisions et TF1) avait lancé France 24 en arabe en avril 2007. Russia Today, chaîne d'information russe en continu créée en 2005, avait son pendant arabe (RT-Arabic) depuis 2007. Sky News, fondée à Londres en 1989, avait pour dérivé arabe la chaîne anglo-émiratienne Sky News Arabiya, très professionnelle, créée en 2012.

Bref, j'avais déjà fort à faire pour recenser une liste de ces télévisions arabes et comprendre leur fonctionnement même, entre la chaîne arabe et sa déclinaison anglaise, ou la chaîne anglaise et sa déclinaison arabe, entre chaque chaîne de télévision à proprement parler – avec son direct omniprésent – et son site internet, lui-même repris par fragments sur une chaîne youtube en épisodes reproduits ici et là. Plus j'avancais dans mon enquête, plus je découvrais un monde – le nôtre – où la définition même de « télévision arabe » faisait de moins en moins sens : parlait-on de la langue parlée par les présentateurs, du lieu d'émission, de la production, des capitaux ? Que faire d'ailleurs de la réception puisque, comme moi depuis mon village vosgien, de nombreux spectateurs de ces chaînes habitaient un peu partout dans le monde, pas nécessairement dans le « monde arabe » ? D'ailleurs, quand le site Internet (où l'on retrouvait une forme de presse écrite), les vidéos et les podcasts de tout genre tenaient une telle place, pouvait-on encore parler de l'objet « télévision » ?

C'est avec BBC Arabic que prit fin mon errance d'une chaîne à l'autre. Je savais que BBC Arabic avait d'abord mis du temps à trouver son public dans ce paysage encombré, au moment des révolutions arabes : al-Jazeera caracolait loin devant au moment des révolutions de 2011, mais le point de vue qatari (pro-Frères musulmans) d'al-Jazeera comme le point de vue saoudien d'al-Arabiya finirent par laisser beaucoup de téléspectateurs arabes, à la recherche d'une vue plus nuancée et plus professionnelle. La chute des Frères musulmans en Égypte le 30 juin 2013 avait détourné des millions d'Égyptiens de regarder al-Jazeera qui soutenait les Frères. La guerre en Syrie et en Irak, les outrances de Daesh profitèrent à la vision du monde plus nuancée et plus ouverte de BBC Arabic qui gagna d'importantes parts de marché et devint l'une des télévisions d'information en continu les plus regardées en Égypte, dans le Golfe et en Irak. Et de fait, BBC Arabic m'impressionnait par la qualité, la variété, l'intelligence de ses émissions. J'y découvris plusieurs programmes qui mettaient en avant les réseaux sociaux et leurs infinies possibilités de commentaires : ces réseaux sociaux et les débats qui s'y tenaient devenaient sources et objet d'étude, de façon à aborder autrement des questions d'actualité, à découvrir des incidents anecdotiques – mais significatifs - que les grandes émissions d'information eussent passé sous silence. Ils permettaient aussi à BBC Arabic de gagner de nombreux spectateurs jeunes, ceux pour lesquels le Net et les réseaux sociaux étaient devenus la principale source d'information.

Le programme Trending retint particulièrement mon attention. Trending avait été lancée par BBC Arabic le 10 octobre 2017, cinq jours par semaine (du lundi au vendredi) : l'équipe sélectionne les histoires ou les faits qui suscitent le plus de réactions sur les réseaux sociaux en arabe (les présentateurs utilisent indifféremment le terme anglais *social media* ou le terme arabe *al-tawasul al-ijtima'i*). Les deux présentateurs, en alternance Rania Attar et Ahmad Fakhouri, illustrent les histoires devant un grand écran tactile qu'ils touchent pour faire apparaître, après une

présentation de l'histoire elle-même, de petites interviews complémentaires, et les commentaires variés – et souvent antagonistes – de différents internautes arabes qui réagissent sur Twitter ou autre réseau social. Avec beaucoup d'habileté linguistique, les deux journalistes lisent ces commentaires souvent rédigés dans l'un des nombreux dialectes arabes – du marocain à l'irakien. Parfois, pour que les spectateurs arabes locuteurs d'autres dialectes puissent comprendre, les présentateurs reformulent en arabe littéraire le texte écrit en égyptien ou en syro-libanais. Mais bien souvent le texte des commentaires est écrit dans une sorte d'arabe standard, mâtiné parfois de quelques expressions en anglais. Bien que la présentation des commentaires s'efforce d'équilibrer les points de vue, il est évident au ton de voix, aux gestes, et surtout à l'agencement des commentaires présentés sur l'écran que l'équipe de Trending s'emploie principalement à promouvoir une pensée démocratique, ouverte et relativement laïque sur les questions de société – relativement, car l'identité sociale musulmane des deux présentateurs va de soi (vœux pour ramadan ; à l'occasion, formules pieuses banales en arabe en s'adressant à un internaute), comme le caractère explicitement islamique de bien des commentaires des internautes. C'est ce qui permet à l'équipe bien des audaces : elle avait souvent l'occasion de dénoncer directement ou indirectement la situation humiliée et précaire des homosexuels au Moyen-Orient, la situation dépréciée de bien des femmes, les violences conjugales, la pauvreté des employées de maison éthiopiennes jetées à la rue par leurs patrons libanais durant la crise du coronavirus, la misère d'un camp de réfugiés syriens où une fillette de quatre ans – vraie petite marchande d'allumettes - vend du jus de réglisse au bord de la route. Malgré des sujets parfois difficiles et douloureux, l'énergie des deux présentateurs donne tonicité et bonne humeur à de nombreuses parenthèses humoristiques ou musicales, mettant en avant une jolie chanson libanaise créée lors du confinement ou des initiatives caritatives marocaines pour ravitailler malades et confinés. Les abus d'autorité d'un député égyptien visitant un hôpital (député ensuite suspendu par une commission du Parlement égyptien), les abus policiers lors de contrôles au Maroc lors du confinement ou l'ampleur du harcèlement sexuel dans les rues du Caire sont l'objet de dénonciations d'autant plus vigoureuses que ces maux sont dénoncés – et en principe poursuivis - par les autorités des États en question eux-mêmes, comme Trending le signale prudemment.

Trending évoque aussi, parfois en reprenant des vidéos de la BBC en anglais, des faits de l'actualité internationale, en mettant l'accent sur ceux qui sont liés au monde arabe, voire au monde musulman. Lorsqu'il s'agit de politique intérieure des États arabes, de relations internationales qui les impliquent et de guerre au Moyen-Orient, Trending évite d'aborder frontalement la question, et c'est le journal de la BBC lui-même qui évoque les actualités les plus dures – guerre en Libye, famine au Yémen, guerre en Syrie (toutes ces réalités que les télévisions françaises du coronavirus avaient décidé d'ignorer) - sur le ton neutre et distancié caractéristique de la BBC. Ahmad Fakhouri lui-même, caméléon, voix ductile et regard vif, est capable aussi bien d'annoncer des massacres d'une voix impassible au journal télévisé de la BBC, en complet-veston-cravate et pochette, que de pouffer de rire en gesticulant, chemise à col ouvert et veste sur pantalon, devant son écran géant de Trending lorsqu'il parle des remèdes de bonne femme que les Égyptiens inventent pour se protéger du Coronavirus, ou cite le commentaire particulièrement désopilant d'un internaute. Rania Attar elle aussi avait été présentatrice pour la BBC, en tailleur

réglementaire. Pour Trending, ses beaux cheveux dénoués, elle avait cette élégance étudiée des femmes du Moyen-Orient, qui portent le pantalon, la robe longue, une jupe sur un leggings, bref se débrouillent pour avoir les bras et les jambes couverts.

Au-delà de l'intérêt documentaire remarquable de Trending, les deux présentateurs, comme en général les journalistes arabes de ces grandes chaînes internationales, méritent l'étude. Lui est Syrien, elle est Irakienne, tous deux habitent Londres : on a dit l'essentiel. Il me fut facile de reconstituer leur vie et leur carrière. Ahmad Fakhouri, né en 1978, était originaire de Hama, cette ville qui, soulevée par les Frères musulmans contre Hafez el-Assad, avait été impitoyablement réprimée en 1982. La famille Fakhouri devait être fidèle au régime puisque son père 'Abd al-Rahim Fakhouri fut jusqu'à 2011 le directeur du Centre de Radio et Télévision à Hama. C'est aussi à Hama que travaillait l'un des frères d'Ahmad dans un laboratoire vétérinaire, tandis qu'un autre frère avait émigré en Ukraine. Ahmad Fakhouri avait fait des études à la Faculté de droit d'Alep, puis de Damas, mais n'avait suivi aucune formation comme journaliste. Ce furent sans doute la fonction de son père et ses relations qui aidèrent Ahmad à devenir présentateur sur Radio-Damas de 2004 à 2009, tout en étant « média consultant » pour le Programme de développement des Nations-Unies en Syrie et commentateur de nombreux documentaires où sa voix expressive et bien timbrée faisait merveille. Finalement, Ahmad Fakhouri devint présentateur des informations télévisées à la télévision syrienne d'État en juillet 2006.

Éclata la révolution au printemps 2011. Hama fut d'emblée l'un des foyers principaux de l'opposition au régime. De nombreux massacres y eurent lieu lorsque les chars de l'armée syrienne y entrèrent le 31 juillet, tuant au moins 140 personnes en six jours. C'est à ce moment-là que le père d'Ahmad Fakhouri prit opportunément sa retraite, tandis que plusieurs de ses amis basculaient dans l'opposition au régime. La situation du journaliste, à l'écran comme à la ville, devenait difficile : il dit (*a posteriori*) avoir renâclé de plus en plus à obéir aux consignes données par le régime et refusé d'aligner mensonge sur mensonge. Il raconte notamment la situation ubuesque où, faisant du direct à Damas sur une place pour affirmer qu'il n'y avait pas de manifestations, apparurent à l'arrière-plan des manifestants qui réclamaient bruyamment la chute du régime. Fakhouri devint peu à peu suspect (son frère n'avait-il pas émigré ? N'était-il pas l'agent de quelque puissance étrangère ?), fit l'objet d'enquêtes, et dut se contenter de présenter le journal hebdomadaire. Il se vit interdire de quitter le pays. Finalement, en juin 2012, il disparut du jour au lendemain : le bruit courut qu'il avait été enlevé (mais par qui ? Les opposants, des islamistes ou le régime ?), mais il se cachait. Il resta terré à Damas, durant huit mois. Avec l'aide des insurgés, il réussit à faire partir sa famille (sa femme, sa fille, ses parents, son frère) avant de fuir lui-même jusqu'à Beyrouth d'où il prit l'avion pour Le Caire. On le retrouve en avril 2013 correspondant à Istanbul et sur les frontières syro-turques de la télévision « Alghad TV », basée à Londres. C'est-à-dire qu'après avoir couvert à la télévision syrienne – langue de bois obligée – les débuts de la révolution syrienne, la répression, la guerre civile, il était devenu correspondant de guerre en Turquie, campant désormais dans le camp de l'opposition syrienne. Finalement, après avoir passé deux ans en Turquie, il devint présentateur de BBC Arabic à Londres en décembre 2014. Devenu spécialiste des réseaux sociaux en lançant Trending en 2017, Fakhouri a

aujourd'hui un compte Instagram, un compte Twitter où il est suivi par des dizaines de milliers d'abonnés. Il a même une chaîne youtube dont chaque vidéo est visionnée plusieurs dizaines de milliers, jusqu'à plusieurs centaines de milliers de fois (davantage que l'intégrale de Couperin par Scott Ross, pour donner une idée). Déjà célèbre en Syrie avant la révolution de 2011, Ahmad Fakhouri est désormais une star médiatique dans le monde arabe, pratiquement un influenceur.

Commentant la vidéo youtube sur les tribulations de Fakhouri pour quitter clandestinement la Syrie, une internaute écrivait de Bagdad : « Syriens, votre Géhenne est un paradis par rapport à notre enfer ». C'est ce que l'on pourrait dire en comparant le cas de Fakhouri et celui de Rania Attar. Si celle-ci cultive une évidente volonté de rester dans l'ombre, sans doute par sécurité (son compte Instagram est privé, son compte Twitter n'est pratiquement pas suivi, sa page Facebook peu alimentée), c'est aujourd'hui la plus connue des journalistes irakiennes, et aussi l'une des très rares dans une profession qui, en Irak, ne compte pratiquement pas de femmes. Originaire de Hilla, une ville du Sud de l'Irak, à une centaine de kilomètres au sud de Bagdad, Rania tient à rappeler que Hilla était un centre de lettrés et de poètes, et que son père, un ingénieur, était féru de langue et de littérature arabe. Mais ce père lettré, ainsi que le frère de Rania, furent exécutés sous Saddam Hussein, sans doute dans le cadre de la persécution du Sud chiite par le régime baasiste. À l'université de Bagdad, Rania étudia la littérature anglaise. Son bilinguisme, la qualité de son arabe et sa voix chaleureuse expliquent qu'en 2003, au moment de l'invasion américaine, Rania Attar débuta sa carrière de journaliste comme correspondante de la radio BBC Arabic à Bagdad. C'est alors que sa sœur fut tuée accidentellement par les forces américaines en Irak. Rania Attar passa à la télévision en même temps qu'elle choisit l'exil, lorsqu'elle fut recrutée en février 2004 aux États-Unis par al-Hurra TV – encore une télévision satellite « arabe », cette fois américaine et tenue par des Libanais maronites pour contrebalancer l'influence d'al-Jazeera. Lorsque fut créée la télévision BBC Arabic en 2008, Rania Attar aussitôt recrutée s'installa à Londres où elle fut formée à la dure école de la BBC – compétition, rigueur, professionnalisme. C'est la BBC, soulignait-elle, qui m'a tout appris. Le 11 mai 2013, elle emporta un prix à l'International Media Awards qui se tenait au Club Oxford et Cambridge à Londres : dans un bref discours, elle évoquait les souffrances de son pays, les nombreux journalistes irakiens et étrangers qui y avaient été tués depuis l'invasion américaine. Elle évoquait d'un mot la famille perdue dans sa jeunesse (« je les ai perdus quand j'étais jeune ; j'aurais souhaité qu'ils soient là aujourd'hui »), et saluait les journalistes présents (« vous m'avez rendue heureuse, vous me faites sentir comme si j'étais en famille de nouveau¹ »). Les journalistes étaient devenus sa famille, mais pas sa patrie : l'Irak restait davantage présent dans les choix de Rania que la Syrie dans les choix d'Ahmad. C'est à elle que l'on confiait de façon privilégiée les sujets sur l'Irak (demander aux internautes de réagir pour le choix d'un hymne national, par exemple) ou les interviews à mener en arabe littéraire mâtiné de dialecte irakien avec des réfugiés. La chose n'allait pas sans incidents : la BBC dut présenter des excuses au Koweït lorsqu'un reportage animé par Rania Attar sur Trending suggéra en août 2018 que le Koweït avait fait partie de l'Irak avant

¹ Rania al Attar wins at the International Media Awards. <https://www.youtube.com/watch?v=w298kYxbznU>

1920, mettant ainsi en doute la souveraineté koweïtienne, un sujet sensible depuis l'invasion du Koweït par l'Irak en août 1990².

Qu'il s'agisse d'Ahmad ou de Rania, la guerre, l'exil et de terribles tragédies campaient à l'arrière-plan de leurs deux carrières. La BBC ne les avait pas choisis par hasard. Menant l'enquête sur les journalistes qui parlaient sur BBC Arabic, Sky News Arabiya, ou al-Ghad, je découvris – et c'était logique – qu'il en était souvent de même des correspondants arabes plus ou moins polyglottes, libanais, syriens, irakiens, palestiniens, que la vie avait ballottés de-ci de-là, et que les télévisions satellites arabes (ou « en arabe ») faisaient parler au printemps 2020 dans toutes les capitales successives du coronavirus – Milan, Paris, Madrid Londres, New York. Beaucoup avaient couvert la guerre en Syrie et en Irak, certains avaient été blessés. Un journaliste palestinien qui avait été otage d'islamistes en Libye avait fait l'objet d'un simulacre d'exécution : c'est la voix grave qu'il donnait devant le 10, Downing Street, des nouvelles de la santé de Boris Johnson, hospitalisé après avoir contracté le virus ; mais il en avait connu d'autres. La journaliste Giselle el-Khoury qui interviewait de grands témoins de l'histoire et de la littérature arabe sur BBC Arabic, dans l'émission « al-Mashhad » (le Témoignage) était la veuve du journaliste et historien libanais Samir Kassir, assassiné à Beyrouth dans un attentat à la voiture piégée le 2 juin 2005. D'une façon ou d'une autre, quand on pensait au nombre élevé de journalistes tués au Moyen-Orient entre 2003 et 2018, bien des journalistes des télévisions satellites arabes étaient des survivants qui avaient perdu beaucoup de collègues et d'amis.

Bien sûr, le sort des nombreux journalistes égyptiens, présents un peu partout dans le monde, était moins tragique : ils n'avaient pas perdu leur patrie, leur famille n'avait pas été exécutée par le régime, ni n'était morte sous les bombes. Ils n'avaient pas eu à se cacher des mois, comme Fakhouri, et personne n'avait fait mine de les exécuter. Mais leur nombre anormalement élevé parmi les journalistes des télévisions satellites arabes disait un autre drame, celui de l'émigration et du départ des forces vives de l'Égypte. Durant l'épidémie, il était facile à BBC Arabic ou à Sky News Arabia, de trouver à interviewer, en Italie, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis, des arabophones médecins et infirmières, égyptiens, irakiens, libanais, soudanais : à regarder les télévisions arabes ou en arabe, il semblait que le corps médical de Lombardie, aux prises avec la première vague du coronavirus, était essentiellement arabe ; et en effet, disait un article, 100 000 médecins égyptiens étaient émigrés, un peu partout dans le monde, certains depuis des décennies, d'autres depuis la révolution. Ce chiffre ne me paraît nullement déraisonnable. D'autres pays arabes étaient concernés par cette émigration, bien sûr à une échelle moindre : l'un des meilleurs spécialistes du coronavirus était Moncef Slaoui, un Marocain émigré aux États-Unis, et l'un des correspondants favoris des télévisions satellites arabes à New York était un jeune médecin jordanien, qui fut félicité par la reine Rania de Jordanie elle-même pour donner une si bonne image de son pays.

Finalement, en explorant le monde des télévisions satellites arabes pour connaître les réactions des sociétés arabes à l'épidémie au Moyen-Orient, je m'apercevais que j'avais posé à

² <http://en.mugtama.com/news1/kuwait-news/item/15612-bbc-apologizes-for-historical-allegations-about-kuwait-s-sovereignty.html>

mes sources une question inadéquate en leur demandant ce qu'elles ne disaient pas vraiment et ne pouvaient pas dire. Il eût mieux valu séjourner dans les pays en question pour mesurer ces réactions des régimes et des sociétés arabes. Les télévisions satellites disaient autre chose : à leur façon elles exprimaient l'universalité de notre condition, révélaient indirectement ces liens enfouis entre guerre et épidémie dont je sentais, depuis mon village vosgien, toute la profondeur. Ces télévisions renvoyaient pour finir à l'état d'un monde mondialisé, un monde malade où s'accélérait la migration des élites arabes comme celle de migrants plus modestes et anonymes qui continuaient à prendre la mer au péril de leur vie – peu importe l'épidémie. Dans les causes de ce flot, je retrouvais la nature des régimes arabes, la guerre et ses conséquences, les maux bien connus des sociétés arabes. Revenant à mes pensées toutes tournées vers l'Égypte, je mesurais chaque jour davantage l'ampleur des évolutions que Trending, miroir déformant et biaisé certes, miroir quand même, reflétait.

Il fallut un mois avant que, passée la sidération, exploré ce monde nouveau, j'accède à une vraie distance intérieure face à tout ce qui arrivait. J'avais progressé en turc, progressé en arabe littéraire, j'avais vu des films égyptiens, fait mes cours, mené une quantité de petites tâches variées et prenantes d'évaluation de la recherche. Je voyais le temps passer et craignais de sortir de cette période extraordinaire sans une ligne nouvelle. *Nulla dies sine linea* ne devrait-il pas être notre devise ? C'est alors qu'un matin, le 19 avril 2020, décidant de repousser à plus tard les articles à écrire et le livre collectif à boucler, enfin libre, je me mis à écrire un livre dont voici le début.

Le monde entier est confiné et c'est à Zeitun que je pense. Je suis à Ranrupt et c'est au village égyptien que je retourne. Je téléphone à mes frère et sœur, à ceux de mes enfants restés à Paris, et il me faut aussi appeler les Gens de Zeitun. Je marche dans le village vosgien qui retient son souffle sous le beau soleil d'avril en évoquant avec gratitude mes parents et grands-parents qui ne sont plus de ce monde et me paraissent si présents, dans le printemps magnifique qui s'épanouit, dans les forêts qu'ils ont tant aimées. J'ai aussi une famille égyptienne qui m'a appris tout ce que je sais de l'Égypte. Maintenant que toutes les frontières sont fermées, que plus rien ne trouble la campagne alentour, rien ne me sépare de mes souvenirs et rien ne les divise non plus. Ce douloureux écartèlement entre la France et l'Égypte dont j'ai tant souffert au retour de mon premier séjour voici trente-cinq ans, non, je ne le sens plus. Nous traversons en ce moment la même épreuve et il est facile désormais d'entendre la voix chaleureuse d'Abdelaziz et de sa femme Amal, d'Ahmad, de sa femme Soad et de sa sœur Sawsan, et d'autres membres des Gens de Zeitun : ils me donnent des nouvelles (comment va leur famille) et m'en demandent (comment va ma famille), et ne disent pas grand-chose d'autre, parce que, en somme, c'est tout ce qui compte.

Abdelaziz, Amal, Ahmad et Sawsan : j'écris ces noms d'Égyptiens quelconques, et me voici à Zeitun, je pousse la petite porte métallique qui grince au 41 rue el-Messiri, je vais au fond du *manwar*, je pousse une autre porte avec sa moustiquaire, j'entre dans le salon des Gens d'En-Bas qui est aussi leur chambre à coucher, et Amal crie de joie en me reconnaissant. Ou bien je monte les marches, trois étages. Je sonne le cœur battant à la porte des Gens d'En-Haut, et c'est

Sawsan à 15 ans qui m'ouvre, le visage rieur ; ou bien Omm Ahmad ressuscitée qui m'étreint contre elle en m'écrasant un peu ; ou Soad et ses enfants aujourd'hui.

Et pendant que mon mari plante un potager, je commence à écrire.

Catherine Mayeur-Jaouen